



Temporairement CONTEMPORAIN

LE JOURNAL DE LA MOUSSON D'ÉTÉ

n° 2

23 août 2014

Francesco Salviati, Kairos und Igmudo, 1552-1554



ÉDITO

S'il fallait, d'un mot, définir la Mousson d'été de manière à tout dire (et, par la force des choses, ne rien dire), l'expression congrue serait peut-être celle de « dispositif ». Le terme paraît un peu austère, pas très engageant, et pourtant...

C'est très beau, un dispositif. Il y a, tout d'abord, l'idée d'assemblage : un agencement de pièces constitue un mécanisme, un appareil ou une machine quelconque. Il y a, ensuite, la nécessité d'une articulation entre différentes composantes, de manière à atteindre un objectif qui, notons-le, n'a pas besoin, quant à lui, d'être clairement défini. C'est ainsi que, d'un dispositif efficace, peut sortir quelque chose de tout à fait imprévu. Prendre son repas à heure fixe n'a jamais empêché qu'on en varie le menu. Composer un sonnet en quatorze vers convenait aussi bien à Ronsard qu'à Mallarmé. Un dispositif, en fin de compte, est une structure non-contraignante et qui ne constitue, en aucun cas, une fin en soi. Dans le dispositif mussipontain, rien qui vienne brimer l'imagination ni la créativité. Au contraire. Une organisation précise, un réglage

impeccable qui autorisent, voire favorisent, l'impondérable.

Cette réflexion s'impose à l'observateur qui se retourne sur une expérience qui recèle quelques unes de ses plus vives émotions artistiques des deux dernières décennies. Tirons en la leçon. La rigidité d'une forme (ou d'une formule), dès lors qu'elle n'affecte pas son contenu, n'a rien de coercitif. Patiemment élaborés par des esprits intrépides autant que compétents, les us et coutumes de la Mousson auront largement contribué au renouveau des écritures théâtrales, à l'inspiration des auteurs, à la spontanéité des metteurs en scène, à l'engagement des comédiens et à la bonne humeur du public. En disposant de nous, la Mousson nous aura aidés à sortir des sentiers battus. Elle nous aura offert de grandes surprises et de bien belles rencontres. Nous sommes nombreux, ici, à pouvoir dire que la Mousson aura été pour nous ce que les Grecs appelaient un kairos, une occasion heureuse, le contraire d'une fatalité désastreuse.

Olivier Goetz

OUI, NON, PEUT-ÊTRE...

L'EXAMEN

**Textes de Nathalie Fillion, Nino Haratischwili,
Jean-Philippe Jaworski, David Lescot, Philipp Löhle,
Markus Orths, Frédéric Sonntag, Gerhild Steinbuc,
Nis-Momme Stockmann, Frédéric Vossier.
Concept et mise en scène : Michel Didym**



Toujours à l'affût du geste créateur, Michel Didym se plaît dans la proximité immédiate des auteurs. Sa passion des écritures l'incite à en guetter le surgissement, à le solliciter, même, en vue d'un projet particulier, d'une idée de spectacle dont il pressent l'efficacité et pour lequel il invente une forme inédite. Ceux qui suivent avec fidélité la Mousson d'été se souviennent forcément des *Confessions* (2001) et des *Divans* (2003). Des mises en scène singulières qui engageaient un face-à-face fascinant, le rapport personnel d'un comédien et d'un spectateur, réduisant au strict minimum la distance entre eux, jusqu'à atteindre une proximité qui pouvait devenir troublante. Ces spectacles reposaient, en outre, sur des montages dramaturgiques, ils impliquaient une écriture à plusieurs, chaque auteur étant chargé de produire une séquence d'un scénario qu'on avait, comme dans un cadavre exquis, la surprise de ne découvrir que dans le déploiement de la représentation. On pourrait parler, à tout point de vue, d'une esthétique du choc. Choc des écritures. Choc de la rencontre avec l'acteur. Une véritable leçon de « traumatologie » (pour emprunter ce terme à notre confrère Guillaume Gayet).

Le protocole de *L'Examen* participe d'une intention similaire et il est particulièrement efficace. La situation de l'examen, moins pittoresque, a priori, que celle de la confession ou de la psychanalyse (où le secret professionnel est de règle) a aussi pour caractéristique d'être mieux partagée. Qui ne l'a subie, un jour ou l'autre, dans le cadre de ses études, du passage de son permis de conduire ou d'un entretien d'embauche ? Qui n'a connu cette angoisse particulière : l'attente d'un résultat ? Le jour des résultats du bac, le JT se complaît dans ces reportages où l'on voit des lycéens fondre en larmes. C'est qu'on adore voir des individus en phase de réussir brillamment ou, au contraire, se rétamé complètement. La télévision exploite largement le filon avec des émissions de télé-réalité qui font un spectacle ludique et brutal d'une épreuve passée devant un jury et dans lequel, au masochisme du candidat répond le sadisme du juge. De manière générale, il est loisible d'observer que l'expertise et l'évaluation sont devenues des obsessions récurrentes de la société contemporaine où elles envahissent aussi bien le divertissement de masse que les hautes sphères de

l'éducation et du pouvoir. Ne parle-t-on pas, désormais, d'une culture de la compétitivité (*sic*) !

Pour autant, il est fort à parier, lorsqu'on évoque un « examen », que la plupart des gens envisage la situation sous l'angle de l'examiné plutôt que sous celui de l'examineur. Or, *L'Examen* auquel on nous propose ici de participer n'est pas tombé dans ce panneau. Ce sont les acteurs qui seront les examinés et les spectateurs les examinateurs. Les épreuves qui ont lieu n'ont pas grand-chose de scolaire, bien qu'un lycée serve de cadre à l'expérience et que les jurys se tiennent dans des salles de classe, ce qui confère à la représentation un étonnant réalisme. Or, qu'on le veuille ou non, on se prend très facilement au jeu. Le pouvoir accordé a beau être minime, la récompense ou la sanction toute symbolique, la responsabilité est grande. Coup de génie de la mise en scène, le temps des battements entre deux séquences, les spectateurs se retrouvent livrés à eux-mêmes, délibérant sur le cas qui vient de leur être présenté.

Écrits par cinq auteurs français et cinq auteurs allemands les monologues explorent des situations plus extravagantes les unes que les autres. Le plus saisissant est que chaque personnage, immergé jusqu'au cou dans sa propre logique, semble réellement attendre son salut des spectateurs (c'est-à-dire du jury). L'argument saugrenu de chaque tableau est magnifiquement soutenu par l'énergie des acteurs (élèves du Conservatoire et étudiants de l'Université) dont les qualités personnelles (physique, tempérament, personnalité) sont particulièrement bien mises en valeur. Chaque rôle semble taillé sur mesure pour celui qui l'endosse. Cette logique des « emplois » donne à la représentation une crédibilité d'autant plus efficace qu'elle se mesure à l'aune d'une épreuve réellement partagée. Comme disait Louis Jouvet, « le public a été bon, ce soir ».

Olivier Goetz

.....

Création au Théâtre de La Manufacture - CDN de Nancy dans le cadre du festival RING 2014. / Avec la collaboration de l'Université de Lorraine et du Conservatoire Régional du Grand Nancy. Une production Goethe Institut de Nancy et CDN de Nancy - Lorraine.
En partenariat avec la Maison Antoine Vitez.



© Quentin Voiron

LE TEXTE D'ABORD

ROUMANIE, VA TE FAIRE FOUTRE !

Texte de Bogdan Georgescu

Malgré ce titre quelque peu provocateur, aux odeurs de fronde et d'insurrection, Bogdan Georgescu (auteur roumain ; si tant est qu'un auteur puisse porter un drapeau) nous livre ici une véritable comédie. Grinçante et sanglante, certes, mais comédie tout de même. La farce burlesque d'un pays coincé entre repli nationaliste (vieux écho de l'époque Ceausescu), dérégulation idéologique et ouverture au système capitaliste. Trois personnages composent ce drame, comme trois solitudes de trois générations différentes, comme trois soliloques de trois clochards célestes posés là sans véritable possibilité d'ailleurs. Alors, comme exutoire, la parole peut être. Celle d'un homme emmaillotté dans ses arnaques, espérant le retour de sa femme, celle d'une dame tentant l'exil définitif en Allemagne et celle d'une jeune femme désirant l'obtention d'une bourse d'étude pour partir aux États-Unis. Dans ce texte, ils pourraient être simplement trois à dire « je », mais ce serait trop simple. Comédie certes, mais grinçante et sanglante tout de même.

« Nous sommes le peuple. » Rappelons-nous du slogan que criaient en chœur Roumains et Allemands de l'Est, à la veille de la chute du mur de Berlin, à l'adresse d'Honecker et de l'Empire soviétique. C'est le même que nous crie cet orchestre présent au plateau.

-« Nous sommes le peuple » et nous allons vous interpréter devant vos yeux ventriloqués (oui Mesdames et Messieurs, nous sommes à une époque où d'autres hommes parlent à la place de vos yeux, on vous a construit un regard, vous savez, une esthétique, bien éduquée, bref): Roumanie, Va te faire foutre ! ».

Un orchestre comme personnage choral, « celui qui dit nous » jouant et construisant l'espace scénographique et sonore de cette pièce. Bogdan Georgescu, « traumatologue » en vogue du théâtre communautaire roumain, vient nous reposer la question de l'« en-commun ». Depuis que les poètes sont descendus de l'Olympe, ils siègent parmi les hommes et c'est au cœur de chacun d'entre nous d'écrire l'histoire. Et si l'espace d'une soirée, nous n'étions plus simples spectateurs

de nos vies ? Comme ce train empêché d'arriver par l'alcoolisme épidermique d'une société carcérale, comme ces personnages emprisonnés dans leur propre caricature. Si nous devenions acteurs. Si nous nous racontions une histoire, tous ensemble, si nous devenions conteurs, griots de nous-même ? Si nous transformions les circonstances ? Il y a eu la communauté des amants, Bataille, la communauté invouable et désœuvrée, Blanchot et Nancy, il y a la communauté tue, celle de Kateb Yacine (dont Georgescu pourrait être l'élève). C'est dire à ceux qui pensaient, tel Einer Schleef, « le chœur est malade » que c'est parce qu'il n'a été qu'une posture à la solde d'imposteurs qu'il en a été ainsi.

Une expertise clinique donc, qu'il nous a fallu transformer en expérience sensible. Pour ce faire, ce soir, une harmonie mussipontaine. Douze amateurs de théâtre qui - l'espace d'un mois - se sont réunis dans la ferveur aoûtienne pour livrer ces mots, cette parole. Ensemble, ils ont parlé du communisme, de cette société marchande, de lards et de tête de porc. Ensemble, ils ont refait les axes nord-sud, déplacé le curseur, parlé de Le Pen et de tous ces bégayeurs du bras droit, mangé à la même table, parlé en situationnistes sans le vouloir. Ensemble, ils ont refait le monde, face à l'outrecuidance des images, ils se sont dits. Ensemble, ils ont fait comme si.

C'est peut-être ça, après tout, le théâtre : un comédien rentre sur scène et dit : « nous sommes le peuple ». Roumain ou Mussipontain, qu'importe ! C'est peut-être ça le théâtre : une expérience communautaire, non à s'en partager l'hostie, mais à s'en poser des questions. Professionnels ou amateurs, qu'importe. Artisans, travaillant à l'incandescence du mot.

Guillaume Cayet

.....

Texte programmé dans le cadre du projet de coopération Fabulamundi Playwriting Europe soutenu par le programme Culture 2007 -2013 de l'Union Européenne.

Texte traduit à l'initiative et avec le soutien de La Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale.

MYTHOLOGIE À VENDRE

EXTASE ET QUOTIDIEN

De Rebekka Kricheldorf

Texte français de Mathieu Bertholet



« Je ne suis pas le seul condamné à remplir avec de pâles ersatz ce manque, que l'absence de désir creuse dans ma vie [...] il y a des moments, durant lesquels j'aimerais appartenir à une communauté qui m'ôterait toutes les questions de formes. Qui saurait ce qu'il s'agit de faire. »

Extase et quotidien met en scène une famille de l'Allemagne contemporaine et radiographie la névrose de tous ses membres et affiliés, dans une société européenne où le sens a été perdu et où il n'y a plus de repère pour s'orienter. Dans cette famille éclatée de la bourgeoisie culturelle, tous les personnages sont traversés par la même contradiction, entre injonction à la recherche du bonheur individuel et aspiration à la reconstruction d'un mythe ou d'une vision du monde qui puisse donner un sens à ce qu'ils vivent. Sans identité fixe, ils cherchent à se recomposer une identité, des désirs et des racines, en colonisant à outrance tous les endroits possibles de la culture. Ils empruntent des usages aux Papous ou aux Japonais, ainsi que des éléments de langage à la sociologie critique et aux gender studies. Cette pratique consommatrice de la culture ne nous est pas étrangère, et Rebekka nous tend ici un miroir, certes déformant, mais malgré tout très utile pour réaliser à quels écueils cette dynamique peut nous conduire.

Complètement perdus et extrêmement conscients de leur propre perte, les personnages se raccrochent aux morales qu'ils trouvent à portée de main et s'attachent aux images d'eux-mêmes et au récit de leur vie qu'ils réussissent tant bien que mal à construire. Société du spectacle, très certainement, où les personnes sont irrémédiablement seules et ne peuvent au fond cacher leur tristesse que sous une couverture trop courte. La parole est alors ce qui crée ce spectacle de soi-même. Elle prend valeur de présentation et d'affirmation de soi, de défense personnelle ou de prise du pouvoir sur

l'autre. Les personnages ont beau chercher à se donner confiance, en empruntant le langage particulièrement jargonnant de la psychanalyse, de la spiritualité ou du coaching, ces cadres mensongers d'interprétation de la vie demeurent superficiels et craquent bien souvent, les abandonnant à leur tristesse et à leur aigreur. Bien rares sont les moments où l'on peut sentir qu'un échange réel se produit entre eux et où se brise la pure logique de l'affirmation de soi. Ces quelques instants ne font que rendre, par contraste, encore plus sensible l'isolement intérieur extrême des personnages. Personnages qui affirmeront d'ailleurs toujours vouloir se quitter, mais ne réussiront jamais à s'abandonner.

Le seul cadre de référence qui demeure dans cette bérézina, en contradiction avec toutes les spiritualités proclamées, est celui, dominant, de la société marchande et de son idéal de confort égoïste, et les personnages semblent bien loin de réussir à s'en extraire.

La seule possibilité d'échapper à cette errance semblerait ainsi de continuer cette recherche du mythe, non pas par l'affirmation stérile de sa propre personnalité ou par la consommation d'éléments disparates de cultures étrangères, mais comme un récit à réécrire et un sens à recréer.

Pierre Chevallier

.....

Texte programmé dans le cadre du projet de coopération Fabulamundi Playwriting Europe soutenu par le programme Culture 2007 -2013 de l'Union Européenne.

Texte traduit à l'initiative et avec le soutien de La Maison Antoine Vitez, centre international de la traduction théâtrale.

LES CASQUETTES DE MATHIEU



Questions à Mathieu Bertholet, qui a traduit le texte allemand *Extase et quotidien* de Rebekka Kricheldorf. Auteur de textes comme *FaRben* qui avait été lu à la Mousson en 2005, intervenant à l'université d'été depuis quelques années, et responsable de la section écritures à l'école de l'Ensatt, il s'apprête à diriger le Poche Genève, un théâtre consacré à l'écriture contemporaine.

Comment as-tu découvert *Extase et quotidien* ?

Rebekka était en fait une copine de classe quand j'étais à l'école d'écriture de Berlin qui s'appelle maintenant l'Université des Beaux-Arts. 50% des auteurs allemands contemporains reconnus aujourd'hui sont issus de cette école, comme Déa Loher ou Marius von Mayenbourg. Je connaissais bien l'écriture de Rebekka pour avoir traduit l'un de ses premiers textes. Et j'avais déjà lu *Extase et quotidien* lorsqu'il était paru dans la revue Theaterheute. Mais c'est le comité de lecture de la Mousson d'été via le projet Fabulamundi qui a fait appel à moi. En fait, je traduis assez peu. Je ne traduis que des textes qu'il me semble important de défendre, comme c'est le cas avec l'écriture de Rebekka ou de Rainald Goetz, ou dans le cadre d'une collaboration, comme lorsque j'ai traduit un Fassbinder à la demande d'un metteur en scène. J'ai traduit aussi mes propres textes en français lorsque je les écrivais en allemand. Maintenant j'écris directement en français. Peut-être qu'un jour je les traduirai en allemand !

Comment choisis-tu la langue dans laquelle tu vas écrire ?

Par rapport au contexte d'écriture. Quand j'habitais en Allemagne, c'était inimaginable pour moi d'écrire en français, et maintenant c'est inimaginable d'écrire en allemand. Quand j'étais à Los Angeles, j'écrivais en anglais. Ça me semblait plus logique.

Dans *Perdre le Nord*, Nancy Huston raconte qu'elle n'écrirait pas les mêmes textes si elle écrivait dans sa langue maternelle, l'anglais. Quelles différences ressens-tu selon la langue dans laquelle tu écris ?

Ma langue maternelle au sens strict est l'allemand car ma mère était Suisse-Allemande. Mais la langue que j'ai apprise enfant est le français. J'ai une telle intimité avec cette langue que je ne me permets pas de tout dire. Il existe une barrière que je ne

rencontre pas en allemand ou en anglais. Mais si je suis plus libre dans ces autres langues, j'ai aussi moins de vocabulaire !

Quel est ton projet pour le Poche Genève ?

Un comité de lecture programmera une dizaine de textes contemporains inédits. La première saison sera exclusivement constituée de textes écrits par des femmes. Puis, en tant que directeur, je choisirai un metteur en scène, un dramaturge et les acteurs qui participeront à la création. C'est inspiré du fonctionnement des théâtres allemands qui, contrairement aux théâtres français, font eux-mêmes la distribution des textes qu'ils souhaitent programmer.

Quelles problématiques as-tu rencontrées en traduisant *Extase et quotidien* ?

C'est un texte assez simple à traduire, c'est du boulevard de luxe, un théâtre léger et drôle très rare dans le théâtre contemporain. Rebekka réussit à faire une comédie grinçante, sérieuse. C'est important de faire découvrir ce genre de textes en France, car les Français ont tendance à refouler les comédies dans les théâtres privés. Il y a un vrai problème avec le comique comme si on avait peur qu'un texte comique ne soit pas sérieux. Ça atteint un niveau complètement délirant dans les théâtres publics alors qu'il y a beaucoup de gens à l'Ensatt qui écrivent des textes drôles.

Est-ce que tu saurais formuler en quoi le comique est essentiel ?

Je crois que le comique propose quelque chose de plus dérangeant : on rit au départ de bon cœur, puis on se met à rire jaune, puis on se demande de quoi on rit, et on découvre qu'on est en train de rire de soi-même. Et ça c'est subtil, je crois. Finalement on n'atteint pas forcément une émotion qui nous fasse pleurer. Mais est-ce qu'on sort grandi d'avoir pleuré au théâtre ? Je ne sais pas. Je me demande si la puissance cathartique n'est pas plus forte dans le rire que dans les larmes. Je ne sais pas. Peut-être, peut-être. Il faut essayer.

Propos recueillis par Charlotte Lagrange



L'AMOUR, LA GUERRE

SAS, THÉÂTRE D'OPÉRATIONS ET SUITES CINQ ÉTOILES

TEXTE DE LUCIE DEPAUW

Entre les bribes d'un discours de Sarkozy sur la guerre en Afghanistan et celles d'un discours de Hollande sur la guerre au Mali, se déploie le poème rhapsodique de Lucie Depauw : *SaS Théâtre d'opérations et Suite cinq étoiles*.

Contrairement à ce que laisse entendre le titre, le théâtre (puisque théâtre il y a) n'est pas vraiment celui des opérations, en tout cas pas celles des champs de bataille. Lorsque la pièce commence, les soldats en reviennent, marqués de lourdes séquelles physiques et morales.

SaS ? c'est pour « sas de décompression », le nom que donne l'armée à cette période de transition entre l'épreuve des combats de terrain et celle du retour à la vie « normale ».

Le « SaS » que décrit la pièce est organisé sur l'île de Chypre, dans un hôtel cinq étoiles, « Le rocher d'Aphrodite ». Joli nom pour un hôtel ! L'auteur en joue, puisqu'il lui permet de basculer du monde de la guerre à celui de l'amour, dont Aphrodite (née à Chypre, comme chacun sait) est l'affriolante déesse.

Au *Bar lounge* de l'hôtel, on assiste d'abord à la rencontre de Tom Sanders, « photographe d'après-guerre », et d'Alice Charretier, psychologue de terrain. Bien qu'ils ne participent qu'indirectement à la violence guerrière, tous deux en semblent profondément atteints. Le métier de Tom consiste à photographier les combattants (« la pellicule est beaucoup plus sensible que les hommes », dit-il), celui d'Alice à les soulager de leurs traumatismes psychiques (« Les blessures qui ne se voient pas sont bien plus nombreuses plus sournoises / Plus longues et difficiles à cicatrifier », dit-elle). Elle travaille sur la parole, lui, sur l'image. Quant au spectateur, dont le « travail » est aussi de voir et d'entendre, il accède aux *désastres de la guerre* à travers un flirt qui se noue, sur le mode un peu stéréotypé des idylles de vacances, dans ce cadre méditerranéen luxueux mais un peu toc. La situation aurait tout du cliché touristique si la faille de cette relation ne dérobaient l'indicible, l'insoutenable. Écouter et ne pas entendre ? Regarder

et ne pas voir ? Ça y est. L'imagination se met en branle. Nous sommes bien au théâtre.

Progressivement, un paysage de guerre se dessine. Les témoignages de soldats affluent. Les coups de téléphone s'accumulent, jusqu'à celui, fatal, qui annonce le décès du soldat à sa veuve. On pense, bien sûr, aux eaux-fortes de Goya mais, plus encore, aux peintures expressionnistes d'Otto Dix et de Grosz. Certes, « Il y a des guerres plus photogéniques que d'autres » dit Tom, mais la guerre est la guerre, et l'horreur est la même : « C'est vrai que j'en ai fait des planches contact de charniers / Face contre terre torsos éventrés éviscérés décapités lapidés découillonnés... ».

Quant à Alice, si elle est impuissante à soulager « des bras amputés des cervelles éparpillées / Des nez sectionnés des joues brûlées au troisième degré Celsius ou Fahrenheit / [des] colonnes et vertèbres qui deviennent mollusques ou légumes / Pâtisseries courgettes ou patates douces », elle s'affronte à ça : « la cabeza / Les araignées au plafond les grains blancs la moulinette à neurones / Les blessures qui ne se voient pas sont bien plus nombreuses plus sournoises / Plus longues et difficiles à cicatrifier ».

Au fond, le photographe et la psychologue sont les instruments de mesure de la catastrophe. Mais ils sont amoureux, pleins de désir l'un pour l'autre. Artiste, chacun dans son genre, ils font de la guerre un somptueux poème macabre. Ils font l'amour après la guerre.

Olivier Goetz

.....

Ce texte a reçu l'Aide à la création coordonnée par le Centre national du Théâtre. Texte édité dans la Collection Mousson d'été des Solitaires Intempestifs.



RESTO MOUSSON

Pendant tout la durée de la Mousson d'été, Antoine Anclin et son équipe du Grand Sérieux investissent l'Abbaye des Prémontrés.

De 19h à minuit, le chef vous propose plats et petite restauration. Croûtons de foie gras, tartines apéritives, sandwiches, plats chauds ou desserts vous attendent sous le chapiteau installé face au Parquet de Bal.

Vous pouvez également profiter d'un repas complet Entrée / Plat / Dessert sur commande un jour à l'avance. Rendez-vous sous le chapiteau et demandez !

Toute l'année, retrouvez la Grand Sérieux à Nancy
27 Rue Raugraff (près du Marché)
Réservations 03 83 36 68 87



LA PEUR (ENQUÊTE)

GUILLAUME VINCENT

Au théâtre, j'aime m'amuser avec la peur. Ça réveille un état d'enfance. Comme lorsque, autour d'un feu de camp, un grand raconte une histoire aux plus petits et réussit à les faire sursauter. Les enfants aiment les contes qui font peur, qui sont un peu sordides, où l'on coupe des bras, des mains, des pieds. Ce plaisir paradoxal à être effrayé et à avoir peur. Ça c'est intéressant.

Récemment, je suis allé dans un château fantôme, un truc bidon. Tu as beau savoir que derrière les masques et les têtes de mort, se trouvent des acteurs ou de simples figurants, tu ne peux pas t'empêcher d'avoir peur. Castellucci réussit ça très bien. C'est grisant d'arriver à faire peur au théâtre et de réussir à provoquer un certain plaisir, une certaine joie face à la peur.

Dans *L'éveil du Printemps* de Wedekind, j'avais mis en scène une marionnette qui donnait des coups de feu vers des acteurs. En la travaillant, je me suis rendu compte que si les acteurs n'y croyaient pas à fond, on ne pouvait pas produire cette peur chez les spectateurs.

Tu as beau mettre du son, créer des effets, ça ne marche pas. Il faut un premier degré de jeu, un état très naïf, très brut, pour provoquer la peur.



Propos recueillis par
Charlotte Lagrange

RADIO MOUSSON

Jean de l'Aincourt chronique la vie nocturne de la Mousson d'été.

Les gens se pressaient pour être aux premières loges. Après un discours brillant du directeur, la Mousson était lancée. Une coupe de champagne, un petit four. Il fallait cependant garder un peu de place pour le superbe repas donné dans l'abbatiale. Le chef avait réinventé pour l'occasion la fameuse macédoine agrémentée d'une tranche de saucisson à l'appréciation des dîneurs. Puis nous eûmes droit à des brochettes de poissons mixtes avec un riz blanc surprenant et inventif.

En fin de repas, nous regagnâmes les salles obscures pour écouter avec sérieux, mais sans se prendre au sérieux, ce texte qui nous fit rugir de plaisir : La tigresse.

Les gens à la fin commentaient la lecture comme le font les passionnés avec une animation et parfois une animosité qu'on ne retrouve qu'à la Mousson.

L'œil vide et l'oreille traînante, j'appris au détour d'une conversation que deux comédiens (des « historiques » de la Mousson comme on dit ici) s'étaient rencontrés un jour sous les colonnes doriques du Prieuré et avaient donné vie, depuis, à une charmante petite fille, une enfant de la Mousson en somme.

Je me précipitais pour écouter l'humour délicieux, délicat, décalé de Monsieur Blutsch. Ensuite nous eûmes droit à un Impromptu comme les aimait jadis Louis XIV, puis espérant moi aussi trouver l'amour ou du moins quelqu'un pour réchauffer mon cœur le temps d'une nuit, j'essayais lascivement de bouger mon corps engourdi, à défaut j'offrais ici ou là un verre à quelque stagiaire égaré...

Malgré les efforts du DJ, du barman, il fallait me résoudre à l'évidence, je serais seul ce soir dans les bras de Morphée. Mais merde, elle est où ma chambre?

(à suivre...)



9h30 – 12h30 – Ateliers de l'université d'été européenne

11h – L'Examen - LYCÉE JEAN HANZELET

Textes de Nathalie Fillion, Nino Haratischwili, Jean-Philippe Jaworski, David Lescot, Philipp Löhle, Markus Orths, Frédéric Sonntag, Gerhild Steinbuch, Nis-Momme Stockmann, Frédéric Vossier / Concept et mise en scène Michel Didym assisté de Nadine Ledru et de Lucile Brossard / Conseiller artistique Laurent Muhleisen

12h30 – Déjeuner avec un auteur : Gianina Carunariu - ABBATIALE

14h – SaS, théâtre d'opérations et suites cinq étoiles - BIBLIOTHÈQUE

De Lucie Depauw (France) - Lecture dirigée par Véronique Bellegarde

16h – Conversation : Entre théâtre et performance - SALLE LALLEMAND

La question du texte par Joseph Danan, avec les auteurs de La mousson d'été.

18h – Roumanie ! Va te faire foutre - ESPACE SAINT-LAURENT À PONT-À-MOUSSON

Texte de Bogdan Georgescu / Texte français de Fanny Chartres en collaboration avec Dag Jeanneret
Mise en espace dirigée par Éric Lehembre, avec la troupe amateur du Bassin Mussipontain

19h – Radio Plutsch - PARQUET DE BAL

Hervé Blutsch fait sa radio

20h45 – Extase et quotidien - AMPHITHÉÂTRE

De Rebekka Kricheldorf (Allemagne) / Texte français de Mathieu Bertholet
Lecture dirigée par Frédéric Sonntag

22h45 – Les impromptus de la nuit :

Nathalie Fillion PUIS Rebekka Kricheldorf - PARQUET DE BAL

suivi du rendez-vous de la nuit avec un auteur : Lucie Depauw

23h – Concert : Johann Riche LE PARQUET DE BAL suivi de – DJ / M.L.F

La meec – la mousson d'été est subventionnée par le Conseil Régional de Lorraine, le Ministère de la Culture et de la Communication (DRAC-Lorraine), le Conseil Général de Meurthe-et-Moselle, la Communauté de Communes du Bassin de Pont-à-Mousson

et est organisée avec le soutien de l'Abbaye des Prémontrés, de la Ville de Blénod-lès-Pont-à-Mousson et de la Ville de Pont-à-Mousson

